

EDOUARD DUCOTÉ

Le Chemin



des

Ombres heureuses



PARIS

ÉDITION DU MERCURE DE FRANCE

27, RUE DE L'ÉCRIVAIN-SAINTE-GERVAISE, 27

Tous droits réservés

Le Chemin des Ombres heureuses

Édouard Ducoté



Édition du Mercure de France, Paris, 1899

Exporté de Wikisource le 21/03/2018

ÉDOUARD DUCOTÉ

**Le Chemin
des
Ombres heureuses**

PARIS

ÉDITION DV MERCURE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINTE-GERMAIN, XV

Tous droits réservés

TABLE

[ERASIPPE](#)
[EVELPIDE](#)
[MÉRION](#)
[EUISTRATE](#)
[TÉLÉPHRON](#)
[TISAMÈNE](#)

Pages

ISMÉNIAS

ASTER

SAON

CHÉLIDONE

LÉNAGORAS

DIOPHANTE

RHODOPE

HÉLIODORE

MÉNÉCLÈS

ANTHOUSA

PHANIAS ET NICARÈTE

CHAROPS

BITINNA

EUDÈME

POLÉMON

MÉNESTRATE

KALÉ

HIPPOMÉNÈS

LÉANDRE

PHILÉNIS

MÉGISTOCLÈS

MÉLISSIAS ET MÉSOMÈDE

HERMOPHILE

CRITIAS

MÉNODOTE

PHIDALIE

SOSOS

HALITHERSE

CHARITO ET PÉRIMÈDE

PHRYX

AGACLIDE

DÉMÉAS

PRODICÉ

PHÉRÈS

BIANOR

SOSANDRE

THÉRIS

MÉLITE

SUR UNE TOMBE SANS NOM

XUTHOS

TLÉPOLÈME

MINDON

ERASIPPE

Ô mort, malgré tes airs de souveraine
tu ne m'imposes pas, je te regarde en face.
Quand tu braves la vie, tu n'es que son esclave ;
c'est son triomphe que tu prépares
sous le semblant de tes conquêtes.
Tu penses commander et subis une loi ;
ton geste impérial se tourne contre toi.

Un jour tu me tiendras sous ton talon de glace ;
tu m'escortes partout, et tu ricanes
parce que tu pourrais au moment où je parle
me faire trébucher, vaincu.

Mais je ris, moi qui peux, sans attendre ton heure,
arrêter d'un poignard le rythme de mon cœur
ou bien vider la coupe de ciguë.
Tends, à ta volonté, un piège sous mes pas ;
je sais qu'au jour la nuit s'enchaîne ;
tu serais redoutable, en étant incertaine ;
tu guettes, je ne l'oublie pas.
J'abandonne au lâche l'effroi

du mystère que tu nous cèles ;
quand on a modelé ses actes sur sa foi
on t'accueille d'une âme sereine.

C'est ainsi que parlait Erasippe ;
l'agonie sur son front ne creusa pas de rides.

EVELPIDE

Passants, vous qui savez ce que j'ignore,
est-il vrai que vos jours l'emportent sur les miens ?
Quand je disais, en ma vieillesse, que l'âge d'or
a précédé l'âge d'airain,
les jeunes gens riaient, répondant : — C'est la fable !
mais toujours aujourd'hui est moindre que demain,
et l'humanité monte à un sort préférable. —
Avaient-ils raison ? rêvaient-ils ?
Ai-je marché trop tôt sur les routes du temps ?
Et la lumière éclaire-t-elle moins d'injustice,
moins d'ignorance, moins de souffrance ?
Sans doute, c'est un autre soleil qui luit,
ce sont d'autres moissons qui blondissent les champs,
ce sont d'autres torrents qui baignent vos collines
et ce sont d'autres astres qui fleurissent vos nuits.
Sans doute ils sont plus beaux que ceux que j'ai connus ?
Praxitèle doit être oublié aujourd'hui ?
Vous vous taisez. J'ai donc assez vécu.

MÉRION

Mérion ne s'est pas soucié
des sacrifices, des fêtes, des offrandes ;
il n'a jamais gravi l'escalier d'un temple
et sur les grands secrets n'a jamais disputé.
Pourtant il n'était point impie.
Il portait sur son front haut levé
l'amour éclatant de la vie ;
il aimait tout ce qui respire
parce que tout servait à former son plaisir.
Il n'était point non plus stupide ou débauché
parce qu'il festoyait avec des courtisanes
et s'animait aux jeux du stade.
— Comment louerait-on mieux les Dieux,
répétait-il, qu'en se montrant fort et joyeux !
Je les honore dans leurs œuvres ;
le plus beau temple est une femme,
la meilleure offrande un baiser.
Je place mon culte en mes actes
et je ne lève pas un doigt sans adorer.

EUSTRATE

Tant que ta nef mollement se balance
sur les eaux paisibles du port,
laisse à tes mâts flotter de légères étoffes
dont chatoient les couleurs éclatantes.
Mais lorsque tu affrontes la haute mer
pour des traversées incertaines,
fixe solidement une grossière toile.
Tu resterais désemparé sans cette voile ;
le vent qui la gonfle, t'entraîne.
Certes aucun tissu n'existe, assez tenace
pour résister à la poussée d'une bourrasque ;
tu diminues du moins la chance du naufrage,
et il vaut mieux sombrer que flotter au hasard.
N'oublie jamais combien ta voile est frêle,
mais tu ne peux te passer d'elle.

Toi qui as lu ces mots, médite
en suivant ton chemin leur symbole facile.

TÉLEPHRON

Je n'eus pas un meilleur partage
que la plupart de ceux qui sont nés,
mais du moins je fus assez sage
pour ne m'en être point chagriné.

Je n'ai pas fait, comme certains,
de mon âme un filtre malsain
qui traversé par des eaux amères
les charge encore en amertume.

Mon âme recevait la fange
pour la convertir en une onde claire.
J'ai puisé dans mes infortunes
plus de douceur que mes voisins
n'en tiraient souvent de leur bon destin.

TISAMÈNE

Peuple envieux ! tu rougis d'habiter la plaine,
et laissant en friche tes champs
tu dardes des regards méchants
sur la montagne où demeurent les maîtres.
Ils ont là-haut de rares fleurs, dis-tu ;
ils ont la vue sur l'étendue,
tandis qu'un étroit horizon
enferme le désert qui porte tes maisons.
Tes outils convertis en armes,
tu t'attaques à la montagne et tu la sapes,
et ton rêve est qu'un jour son bloc soit répandu
et dispersé sur une plaine égale.
Quand tu auras d'un pied surélevé ton sol,
crois-tu, peuple, que tu seras un maître alors ?
crois-tu que l'horizon reculera ses bornes
et que les fleurs des cimes orneront tes jardins ?

Pendant que tu étais occupé à ton crime
et que la jalousie et la rage et la faim
te torturaient, je cultivais le coin
où mon humilité me condamnait à vivre.

J'étais heureux ; ma terre, fécondée par mes soins,
me dispensait des roses parfumées.
Qu'aurais-je été chercher plus loin ?
À l'abri des autans mes treilles mûrissaient ;
un ruisseau frais et limpide
m'était versé par les sommets,
et dans l'ombre du mont je m'endormais tranquille.

ISMÉNIAS

Ô Dieux, l'épigramme funèbre
que je veux gravée sur ma pierre
ne sera point une prière.

Qui prétendrait sans rire que là-haut,
dans l'Olympe riant, il y a des échos
répercutant les bruits de notre humain troupeau ?

Comment choisiriez-vous entre les vœux contraires
adressés à la fois par deux mortels sincères ?
et seriez-vous sereins devant notre misère ?

Quel serait mon blasphème et l'injure
en vous reconnaissant pitoyables et justes !
Plus d'un qui me valait n'a pas eu ma fortune.

Vous n'avez pas déchu de votre majesté ;
pour votre éloignement je vous ai révérez,
et ces mots que j'écris vous les ignorerez.

ASTER

Un héros ! Tel on me surnommait.
N'enviez pas trop mes couronnes.
Je n'aurais pas connu la volupté d'être homme
si je n'avais été parfois défait.

Combien les victoires sont lourdes !
Combien les triomphes amers !
Jamais un pleur pour rafraîchir sa joue !
Le même orgueil toujours impitoyable et fier !
Toujours la volonté roidie dans le désert !

Mais il n'est d'arc si fort tendu
qu'il ne soit à la fin brisé ;
et je mesurais à mes chutes
les hauteurs où j'étais monté.

SAON

Vantez à d'autres que moi
Solon et sa prétendue sagesse.
Le cas de Crésus fut le mien.
Bien que pauvre auprès de ce roi
j'ai commencé par la richesse,
et misérable fut mon déclin.

Lorsque Crésus était lié sur le bûcher,
Solon le railla sans pitié
sur la perte de ses trésors.
— Vois aujourd'hui le prix de l'or,
lui criait-il. Ô vanité de l'opulence ! —

Le monarque se tut
et l'on conclut de ce silence
qu'il devait être convaincu.
Mais on oublie
que l'infortuné roi de Lydie
était environné de flammes,
posture peu propice à dissenter morale.
Sans doute, en tout autre moment,

il aurait répondu comme j'ai pu le faire
(la race de Solon accable la misère) :

— Quand le soleil s'enfonce à l'occident,
bien après son départ, le jour persiste encore,
après que le battant a cessé de frapper
vibre longtemps l'airain sonore.
Les biens que j'ai perdus, je les ai possédés ;
je fus heureux et m'en souviens.
Ce que je fus, tu ne l'as pas été,
et tu ne te rappelles rien.

CHÉLIDONE

Ô mer, j'ai demandé que mon logis funèbre
fût érigé tout auprès de ta grève.
Peut-être que l'amant au regret incertain,
partagé entre la rancune et le chagrin,
comprendra les leçons de ta changeante voix.
Ô mer, combien j'étais pareille à toi !
Tu n'es ni bienfaisante ni méchante ;
tu caresses la digue et soudain tu l'emportes ;
tu n'entends pas les hurlements
des naufragés que tu dévores,
tu n'entends pas non plus les chants
des matelots entrant au port ;
tu berces les vaisseaux et tu les engloutis.
J'étais ainsi :
ma même main blessait et guérissait,
et, vraiment, je ne méritais
ni qu'on me louât d'être bonne,
ni qu'on me reprochât le mal que je faisais.

LÉNAGORAS

Ne me demande pas où je suis aujourd'hui,
si crimes et vertus doivent trouver leur prix,
si l'Hadès fait mentir ce qu'on en imagine,
ou bien si le néant succède à notre vie.
Quel que soit le secret que renferme la tombe
tu maudirais ma voix si je pouvais répondre,
car je t'aurais d'un coup ravi
le courage ou la liberté.
Récompense promise est aussitôt perdue
puisque tu n'agis plus avec l'incertitude
qui rend l'acte sincère et désintéressé.
Et, si je t'annonçais pour terme le néant,
serais-tu assez fort pour marcher plus avant
sans le bâton de l'espérance ?

DIOPHANTE

Éros m'a dit : Pour ton amie
je veux que des chansons fleurissent ;
ta lèvre en sera le jardin.

Éros m'a dit : Pour ton amie
je veux que brûlent des parfums ;
et tes chants seront cet encens.

Éros m'a dit : Pour ton amie
je veux de belles harmonies ;
ta voix en sera l'instrument.

Éros m'a dit : Pour ton amie
je veux le sceptre et la couronne ;
que ta louange les lui donne.

Éros a dit. J'ai obéi.

RHODOPE

Rhodope laisse aux laides calame et parchemin ;
elle n'est pas savante et l'avoue sans chagrin.

Elle a de petits seins fleuris et parfumés,
elle a la bouche fraîche et rouge
comme les fraises des forêts ;
ses yeux sont brillants, sa chair douce.
Elle est née pour semer sourires et baisers
au carrefour des routes
où les hommes s'assoient lassés.
Elle est contente d'être belle et de plaire.

Pourquoi, lorsque la grâce en a fait une reine,
irait-elle déchoir à se vouloir l'égale
des philosophes et des poètes ?
Elle aime jouer le rôle d'Omphale,
mais elle aime aussi
qu'un adolescent aux épaules larges
la tienne vaincue et pâmée sous lui.

HÉLIODORE

Toi qui n'as pas de nom, Idée, Être infini,
Conscience suprême,
sur le seuil de ma tombe, je t'adore, et j'inscris
la foi qui m'a valu la haine de tes prêtres.

J'ai cru que te donner les vertus d'ici-bas,
bonté, justice, amour, était te faire outrage ;
mon esprit ne te conçoit pas,
mais tu n'es point à notre image.

Je ne t'ai pas traité en juge corruptible,
et ne t'ai point prié de m'être favorable ;
c'est mépriser son Dieu qu'exiger un miracle.
Tu es, j'en suis certain, cela suffit.

MÉNÉCLÈS

Jouissons de l'instant avec reconnaissance,
n'attendons rien de mieux et comptons sur le pire ;
et, puisque nous devons un tribut de souffrance,
soyons prêts à payer dès que les Dieux l'exigent.

Ainsi, quand l'infortune heurtera notre porte,
nous lui répondrons : — Entre, on t'a gardé ta place ;
quelque décret que ta voix nous apporte,
il est déjà prévu ; rien ne nous surprendra. —

Et si le bonheur vient s'asseoir à notre table,
d'un caillou blanc nous marquerons son jour,
et nous lui ferons fête comme à l'enfant ingrat
que l'on croyait perdu et qui est de retour.

ANTHOUSA

Quand je parlais, j'étais toujours sincère,
le moment seul comptait pour moi.
Si les instants ne se ressemblaient pas,
du moins je demeurais la même.

J'étais comme la brise qui caresse ta joue,
elle souffle d'ici, puis de là ;
moi je disais tantôt ceci, tantôt cela,
et le contraire tour à tour.

Voudrais-tu retenir la brise entre tes doigts ?
On rêva de fixer ma parole. Pourquoi ?

PHANIAS ET NICARÈTE

Ici sont réunis suivant leur volonté
Phanias et son disciple Nicarète ;
et leurs ombres amies conversent
dans l'immobile éternité.

PHANIAS

Je fus le jardinier de ton esprit inculte ;
par mes soins tu portas une moisson d'idées.

NICARÈTE

Je me souviens de nos longues disputes
sous l'ombre frissonnante des forêts d'oliviers.

PHANIAS

Je t'avais tant nourri du miel de la sagesse,
ô mon fils, que, devenu robuste,
tu secouas le joug bienveillant de ton père.

NICARÈTE

Assis au milieu des ruines
vous restiez attaché au passé chancelant.

PHANIAS

Tes bonds impétueux devançaient l'avenir ;
et tu rêvais de tout changer, de tout détruire.

NICARÈTE

La mort nous mit d'accord en un moment.

PHANIAS

L'équilibre du monde naît des forces contraires.

NICARÈTE

La vie s'arrêterait s'il devenait possible
que l'élève restât le miroir de son maître.

CHAROPS

Écoute ce qu'en un soupir, tout bas,
murmure la poudre de la route :
— Ô voyageur, tu m'écrases, tu me foules,
et je ne suis pas vile et je ne me plains pas.
Il n'y a point de honte à subir son destin ;
pour la plupart des hommes, il est semblable au mien.
Le hasard suffirait d'un souffle impétueux
pour que je sois portée sur les cimes des cieux. —

J'étais humble dans la cité,
et j'attendis sans rougeur ni révolte
le vent qui ne s'est pas levé.

BITINNA

Je ne suis pas sortie du calme gynécée ;
j'y ai vécu en partageant mes heures
entre les soins de la demeure,
mes écheveaux de laine et la maternité.

Dans le jardin sans horizon
où un jet d'eau chantait au milieu du gazon,
j'ai promené mes angoisses d'épouse
qui ressent en ses flancs les premières secousses
de l'inconnu qui sera son enfant.
Mon époux soutenait ma taille en souriant.

Dans le jardin sans horizon
clos d'une blanche galerie
où tournaient le soleil et l'ombre,
je suis restée longtemps assise
en allaitant le nourrisson
qui, jaloux de rester une part de mon sang,
s'accrochait au sein de ses lèvres
et de ses mains, avidement.

L'époux enrichissait mon lit de sa présence.
Dans le jardin sans horizon
j'ai vu mes beaux enfants jouer sur le gazon ;
leurs rires et leurs cris résonnaient dans mon âme.
Au doux abri de mon amour ils ont grandi.

Comme je fus heureuse entre les femmes,
à l'image du père j'ai modelé mes fils
et préparé mes filles, suivant leur destinée,
à goûter après moi les joies du gynécée.

EUDÈME

Passant au front penché, aux yeux gonflés de larmes,
lève la tête, sèche ta paupière et regarde
la campagne sourire au ciel qui lui sourit.
Eudème autant que toi subit deuils et soucis,
mais il n'a pas permis que l'eau trouble des pleurs
en lui cachant le monde aggravât son malheur.

Tu ne trouveras point de consolation
si, comme au fond d'une prison,
tu restes enfermé dans tes noires pensées.
Les Dieux ont créé la beauté
pour adoucir et distraire tes jours.
Que sont nos maux auprès de ce qui nous entoure !
Regarde en ses métamorphoses
l'innombrable tribu des êtres et des choses.
Regarde ces merveilles : l'éther fleuri d'étoiles
tour à tour et vibrant de lumière azurée,
les vallons, les jardins épanouis, les bois,
les collines penchées vers la mer onduleuse
et les plaines coupées par la course des fleuves.
Regarde le visage harmonieux des femmes.

Et la sérénité rentrera dans ton âme.

POLÉMON

L'oiseau porte des chants, le lys porte des fleurs,
et moi, j'ai porté des poèmes.

Lorsque le rossignol module sa douleur
le voyageur, surpris, écoute,
et lorsqu'un lys se penche sur le bord du chemin
le passant goûte son odeur.

Mais nul ne me prêta l'oreille
et nul n'a respiré le parfum de mon cœur.

Je ne déclamais pas sous les portiques,
je ne recherchais pas les applaudissements,
j'étais inconnu, fier et libre.

Et cependant
j'aurai la gloire la meilleure et la plus douce
si, loin dans les âges, un jour,
ma voix a pour écho une larme, un soupir.

MÉNESTRATE

Combien ai-je compté de gens
qui, jusqu'au bout de la vieillesse,
s'obstinant à poursuivre le vent,
sont exténués et se plaignent
de ne pouvoir le retenir entre leurs doigts.

Pourquoi ne point s'arrêter en soi
d'abord, au lieu de courir au hasard ?
Le bonheur n'est pas ici, il n'est pas là,
il se trouve où chacun le place.

Il suffit de s'interroger et de choisir ;
chacun, selon son sang, a d'intimes désirs.
Tant pis pour qui demande l'impossible
si son rêve est impuissant à lui suffire !

Satisfais-toi du peu que tu tiendras d'abord ;
l'arbuste devient arbre et donne une récolte
quand ton amour l'a cultivé ;
mais attends-toi sans cesse aux vents et aux gelées.

Chacun son goût ; aux uns la ville,
aux autres le voyage et aux autres les camps ;
moi, j'ai vécu paisiblement
dans ma maison rustique au milieu de mes vignes.

KALÉ

Toi qui viens chaque nuit, ô anxieux amant,
interroger la pierre qui me couvre,
tu ne trouveras pas de réponse à ton doute ;
je te suis, morte, aussi cachée qu'en mon vivant.
N'accuse que toi seul de ces larmes versées ;
pourquoi t'obstines-tu dans ta vaine pensée ?
Si tu tendais l'oreille tu percevrais les voix
que confond en un chœur la troupe des étoiles.
Elles te disent (entends-les) :

Nous répandons sur toi notre lumière,
et tu n'exiges rien de nous
que de parer les nuits sereines
de nos feux scintillants et doux.

Quel insensé voudrait connaître
les énigmes de notre mystère ?
Serait-il satisfait si nous lui répondions
que nos mondes dorés sont de mornes déserts.

Nous avons appris des poètes

dont les chants atteignent les cieux
que nos sphères versent des rayons,
mais nous l'ignorerions sans eux.

À nous-mêmes mystérieuses,
nous ne voyons pas notre éclat.
Kalé est une sœur des astres.
A-t-elle des secrets, elle ne le sait pas.

HIPPOMÉNÈS

— Hé quoi, dis-tu, voici la stèle
de ce fameux Hippoménès
qui prétendait que rien n'est faux ni vrai
et que tout peut se soutenir et se nier. —
Mais en souriant tu ajoutes :
— Il eut pourtant la certitude de son doute
et démentit ainsi lui-même sa doctrine.
Nouveau Socrate, il a bu la ciguë
au lieu de se soumettre à l'ordre de ses juges
qui le sommaient de se dédire.
Ô vanité des philosophes ! —
Je te réponds, passant : — Tu as raison,
et Hippoménès n'eut pas tort.
Aucune opinion ne l'emporte,
et ma doctrine et son contraire ne sont
pas plus la vérité que le mensonge.
Mais nos idées sont notre bien ;
gardons ce qui nous appartient.
Le culte naît dans le martyre,
et le devoir du philosophe est d'être libre.

LÉANDRE

J'étais sculpteur :
croyant que l'art n'est point dans la copie servile,
j'ai laissé à Myron sa renommée facile
et son public de sots admirateurs.

Sa génisse d'airain abusait les bergers ;
l'aiguillon à la main, ils venaient la toucher ;
les taons se collaient après elle,
les veaux se suspendaient à ses mamelles
et les taureaux en rut l'assaillaient, mugissants.

Au temps de ma jeunesse
j'avais dans le Paros éblouissant
taillé la forme nue d'une Déesse.
Mais, lorsqu'à mes amis j'eus découvert mon œuvre,
je lus l'envie de ce corps dans leurs yeux.
Je saisis un marteau et mutilai le marbre
pour expier l'erreur involontaire
d'avoir tendu l'artifice d'un piège
aux désirs que peut seule assouvir une femme.

Et dès lors mes statues n'ont jamais suscité
que cette joie sereine et désintéressée
germant au pur soleil de la beauté.

PHILÉNIS

Philénis mimait sur le théâtre
les comédies des amours divines.
On la vit tour à tour être Antiope, Héra,
Atalante, Europe, Aphrodite ;
on la vit tressaillir sous les ailes du cygne,
recevoir la pluie d'or au creux de son giron,
et, pareille à Phœbé, d'une bouche furtive
caresser le sommeil du jeune Endymion.

Sous ces divers aspects tendant au même terme
elle était l'interprète du geste universel.
Son corps nu se mouvait aux yeux des spectateurs
avec la sereine impudeur
de la nature dont les actes s'étaient
dans leur beauté sincère sous la clarté des astres.
Et, lorsque des gradins en demi-cercle
des désirs ardents par milliers
rayonnaient à la fois vers elle,
il lui semblait remplir un office sacré.
Car soudain, s'élevant au-dessus de son rôle,
elle représentait cette secrète force

qui dans une inlassable ronde emporte,
d'un pôle à l'autre, l'univers tout entier.

MÉGISTOCLÈS

Sous les bosquets de laurier rose
les poètes de mon époque
promenaient une Muse
que son visage enduit de fard et de céruse
rendait la sœur des vieilles courtisanes.

Elle avait de précieuses robes,
des brodequins brodés, des pierres et des bagues ;
des colliers tombaient sur sa gorge,
des serpents d'or s'enroulaient à ses bras,
et ses cheveux au faux éclat
étaient fermés dans un réseau de pourpre.
Telle, elle était louée de tous.

Je suis venu
avec ma Muse toute nue ;
elle ne portait pas d'inutile ornement,
son sein se refusait aux bandelettes,
elle avait la peau fraîche et les cheveux au vent.
La foule s'est moquée de ce nouveau poète,
mais j'ai refusé de lui plaire.

Je n'ai pas teint les joues de ma Muse
à la couleur d'un artifice,
et j'ai offert sa beauté sans parure,
sans lourd joyau, sans tissu rare.

Passant, si j'eus raison, prends à ce cippe
une guirlande de feuillage.

MÉLISSIAS ET MÉSOMÈDE

MÉSOMÈDE

Tandis que nous vivons notre belle jeunesse,
crois-tu que chaque instant nous éloigne un peu d'elle ?

MÉLISSIAS

Crois-tu qu'un jour viendra où nos yeux attristés
ne nous verront plus tels que nous avons été ?

MÉSOMÈDE

Y aura-t-il une heure où la voix de la foule
nous nommera vieillards ? et que répondrons-nous ?

MÉLISSIAS

Vieillards ? ce mot, pourrons-nous le comprendre,

nous qui aurons vieilli ensemble ?

Ainsi parlions-nous quand notre amour timide
tremblait au seuil de l'avenir,
comme au bord du nid s'effarouche
l'oiselet penché sur le gouffre.
Depuis, nous avons longtemps marché côte à côte ;
nos cheveux ont quitté l'éclat des blonds mais
pour la blancheur nacrée du plumage des cygnes,
mais nous n'avons pas vu cette métamorphose
et nous étions très jeunes quand nous avons péri.

HERMOPHILE

Double revers des choses de ce monde,
les uns m'ont respecté, les autres méprisé ;
j'étais devin avant d'être poussière dans la tombe.

Enveloppant du vide avec des phrases troubles,
en échange d'offrandes je rendais mes oracles,
et le peuple accourait en foule.
Étais-je donc coupable,
ou ceux qui demandaient l'inconnaissable ?
C'est le besoin des œuvres qui crée les ouvriers.

Chacun, trouvant dans mes paroles
l'espoir qui encourage et la foi qui console,
se les interprétait au mieux de son désir.
Quand certains m'appelaient artisan du mensonge,
indifférent je laissais dire.
Si, la sachant, j'avais crié la vérité,
on m'aurait bientôt mis un pavé sur la langue.

CRITIAS

Pendant mon court séjour aux bords que tu habites,
moi, Critias, je fus heureux ;
si tu veux l'être aussi, lis ces mots et m'imité.

J'ai été indulgent aux hommes et aux Dieux
et à toutes les choses de ce monde ;
rien n'est tout à fait pire et rien tout à fait bon.
J'ai pris l'instant comme il s'offrait
et chacun pour ce qu'il était.

N'ayant pas mis de masques à la réalité,
je n'eus point à me plaindre d'avoir été trompé.
L'idéal a suffi pour dorer mes rêves,
mais quand je vivais je ne rêvais plus.
L'univers est sans doute ainsi qu'il doit être.
S'il était autre, y aurais-je vécu ?
et toi, passant, y serais-tu ?

MÉNODOTE

Sais-tu pourquoi dans la nature
toute chose s'efforce à l'emporter et lutte ?
Comprends-tu le mystère de ces champs de bataille
que sont la terre et le ciel et la mer
où toujours le plus faible nourrit de son cadavre
son impitoyable vainqueur, vaincu demain ?
Tu devines pourtant que la nécessité
en menant l'univers par un sanglant chemin
tend à réaliser la suprême unité,
la Force consciente, immuable et parfaite.

Du suc des plantes et de la chair des bêtes
qui d'abord s'entredévorerent,
tu tires l'aliment nécessaire à ton corps.
Sous les jardins en fleurs doit pourrir un terreau,
et il faut des martyrs pour qu'un héros se lève.

La part de la victime est la plus glorieuse ;
qu'à l'holocauste saint elle s'offre avec orgueil.
La révolte est vaine folie et sacrilège.
Ne parle pas de la justice ;

tu invoques ce mot pour fuir ton sacrifice.
Ce que tu nommes juste est peut-être l'injuste.
Justice ? Où la vois-tu ? Et tout marche à son but.

Innocent du crime qu'on m'impute,
moi, Ménodote, je péris.
Dans la cité, ma mort a ramené la paix.
Infime citoyen, je sers dans ma mesure
à la grandeur de ma patrie,
puisque ainsi je la satisfais.

PHIDALIE

Bien qu'on l'ait prétendu, je n'étais pas menteuse,
pas davantage que ne le sont mes sœurs.
Lorsque tu marcheras sur la berge d'un fleuve,
regarde-le, passant, et pense à moi.
Regarde-le : il n'a pas de mémoire,
ses flots continuels répètent des images
et les oublient sitôt qu'ils s'en séparent.
Telles les ondes, telle la femme en ses paroles ;
elle reflète la vérité qui s'offre
et ne se la rappelle plus,
car en voici déjà une autre.
Je n'étais pas menteuse ; comprends-tu ?

SOSOS

Je fus marchand.

Dans ma boutique j'ai pendant de longs ans
pesé le grain selon des balances exactes.

J'ai la calme fierté d'avoir rempli ma tâche
et dédaigne celui qui m'aura méprisé.

Chacun occupe également sa place ;
aux uns elle est étroite et aux autres plus large,
mais tous les hommes sont utiles dans la cité.

HALITHERESE

Je n'ai pas su jouer un personnage
comme ceux qui toujours ont le même visage
ou souriant ou morne ou tragique ou joyeux,
et qui, leur but choisi, se déchirent les yeux
pour n'être pas tentés d'en découvrir un autre.
J'étais inconséquent et changeant comme un homme ;
on me voyait pleurer, rire un instant après,
croire et douter, suivre une route et la quitter.
Certes, je ne fus pas habile, étant sincère,
et je n'ai converti personne à mon idée,
mais du moins, comme tant, je ne suis pas tombé
dans la glu de mon propre piège.

CHARITO ET PÉRIMÈDE

Passant, toi qui seras ce que nous sommes,
garde-toi de hausser les épaules
en nous voyant ensemble ensevelis.
Charito descendit sous terre la première,
et plus tard Périclès a pris place auprès d'elle
comme il le lui avait promis.

Nous ne pouvons te dire si nos ombres amies
se sont restées fidèles,
si tendrement elles sont réunies
dans un songe sans fin comme nous le rêvions,
mais pense à toi, nous t'en prions.
Si un lieu te fut cher, choisis-le pour ton ombre,
si jamais tu aimas, demande que la tombe
te rapproche de ton amour.
Nous t'entendons répondre sur un mode moqueur
que peu t'importe ta dépouille
et qu'on peut l'enfouir ici ou bien ailleurs,
garder dans une urne ta cendre
ou bien la disperser au vent.
Es-tu donc si imprévoyant ?

Après tant d'égoïsme, pourquoi, sous le prétexte
que le sang cessera de gonfler tes artères,
te désintéresser tout soudain de ton sort ?
et crois-tu donc savoir ce que c'est que la mort ?

Écoute encore avant de nous quitter.
Peut-être nous sommes-nous trompés,
mais notre joie, dont tu doutes, est possible
Pense quel deuil serait le nôtre
si nous devions par notre faute
subir l'éternité d'un mutuel exil.

PHRYX

Des flatteurs ou des fous ont crié aux esclaves
que l'homme à l'homme était égal.
Il s'est trouvé des dupes et des fous pour les croire.
À quoi m'aurait servi de secouer ma chaîne ?
elle flotte invisible partout autour de moi.
Né sous le ciel d'Afrique j'ai la laideur des nègres,
et mon maître est si beau qu'à le voir
les vierges pâlisent et défont d'émoi.
J'ai la pensée pesante et lente ; mon maître
a l'esprit prompt et souple comme une aile.
Mais allez demander aux esclaves mes frères
lequel est mon rival lorsque dans une lutte
je serre sur l'un d'eux l'étau de mes bras nus.

AGACLIDE

D'un pan de ton manteau, moraliste hypocondre,
voile ta face devant ma tombe,
et va plus loin cracher ton âcre bile.
Ici gît l'heureux Agaclide.

J'ai cultivé la volupté avec amour ;
son odeur embauma chaque heure de mes jours.
Mon existence fut une fête incessante,
fête de ma pensée et fête de mes sens ;
le corps en joie tient la tête joyeuse.
Tirant de toute chose tout le plaisir possible,
j'offrais mon être aux caresses mystérieuses
de l'air, des parfums, des saveurs,
des sons, de la lumière et de la brise.
Mes yeux étaient pareils à des miroirs sensibles,
mes mains touchaient avec ivresse,
ma bouche aimait les mots et les baisers.
Mais je gardais de la mesure avec sagesse,
et je m'arrêtais sur le bord
où de l'excès va naître le dégoût
et où la volupté verse dans la débauche.

Mon esprit jouissait tour à tour
de toutes les idées ;
les fruits mûrissent et mûrs
ne tardent pas à se corrompre :
de même il n'y a pas de certitude
et c'est folie de s'attacher aux vérités
qui demain seront des mensonges.

Léthé ! je me refuse à goûter de ton onde !
Je veux me souvenir des belles nuits terrestres
où mes amis, rhéteurs, philosophes, poètes,
formaient cercle à ma table, des roses sur le front ;
tantôt nous nous bercions de sublimes cadences,
tantôt nous disputions sur l'immortalité,
sur les Dieux et sur notre essence.
Les coupes étaient pleines et les trépieds fumaient.
Et tout autour de nous dansaient
des esclaves nues
sur la mélodie limpide des flûtes.

DÉMÉAS

N'imite pas le renard envieux
qui, ne pouvant atteindre à des raisins
l'écume à la bouche et les yeux en feu
fouille le sol de ses griffes, afin
que, la racine à nu, le cep pourrisse.
Sois le bon jardinier
qui par un cuisant jour d'été
arrose le pied de la vigne.
Les grappes gonfleront pour une autre soif ;
c'est ainsi que le monde va.
Le renard n'a, lui, ni fruit ni mérite.

PRODICÉ

Ô vous dont le menton est rude,
hommes, épargnez-moi le bruit de votre voix
si, fuyant un moment l'ardente canicule,
vous vous abritez sous ce mur à l'ombre froide
comme celle des noyers verts.

Faites silence. Je ne puis sans colère
entendre ces discours où votre orgueil s'étale.
Je ne vous reconnais que la vigueur du mâle
et ris de la raison dont vous êtes si vains.
Croyez-en Prodicé la courtisane
qui, par métier, vous connut bien.

Votre raison le plus souvent vous trompe ;
pour un atome de vérité
elle édifie une montagne de mensonge.
Votre raison ! peut-elle m'imposer,
moi qui pour la contraindre à se taire
n'avais qu'à désigner d'un geste
la fleur secrète de mon sexe.

PHÉRÈS

Contemplez, ô vous tous, le monument de pierre
dont le faîte insolent promène autour de lui
jusque dans la campagne une mouvante nuit,
et sachez qu'il contient les restes de Phérès.

Je fus ambitieux et j'ai conquis la gloire,
et par delà moi-même elle reste durable.
Mon renom est gravé dans toutes les mémoires,
mes gestes se prolongent dans le lointain des âges.

Ce fastueux tombeau frappe d'étonnement,
et ses inscriptions aux dires véridiques
couvrant de leur clameur la voix des humbles cippes
forcent les mains à battre un applaudissement.

Certes il croulera et mon nom périra,
mais à l'oubli final je me suis préparé.
Ne vous réjouissez donc pas, vous qui déjà
vous écriiez : Ô vanité des vanités !

Ah ! que ne vous a-t-on versé dès le berceau

du poison dans le lait dont on vous nourrissait
sous la raison qu'un jour le trépas sonnerait,
vous, à qui mon orgueil fait lever les épaules.

Ma gloire passera comme c'est son destin.
Qu'importe si du moins, toute vaine qu'elle est,
je l'ai tenue ainsi que je la désirais.
Votre détachement, à vous, est aussi vain.

BIANOR

Voyageur égaré dans des landes arides
par une nuit veuve d'étoiles
l'homme cherche là-haut avec un long espoir
quelque vérité qui le guide.
Parfois le vent qui court dans la plaine céleste
déchire les nuages, mais son souffle aussitôt
en accumule d'autres par-dessus leurs lambeaux.
L'homme à la fin lassé se courbe vers la terre ;
il y trouve un caillou et, joyeux
de tenir dans ses mains une réalité,
il l'emporte en courant parmi l'obscurité
et crie : — Un astre m'est tombé des cieux. —
Et son insanité veut convaincre des fous.

Moi, je n'ai pas levé les yeux
vers la mystérieuse voûte,
et, pareil à l'enfant qui joue,
j'ai ramassé, puis rejeté, tous les cailloux.

SOSANDRE

Artisan qui m'apportes une coupe d'argent
savamment ciselée, je prise ton ouvrage,
mais tu as, sur le bord, tracé des ornements
qui déchirent ma lèvre en quête d'un breuvage.
Reprends donc cette coupe dont je n'aurais que faire :
j'aime mieux une tasse de poterie grossière
ou de cristal tout nu. J'ai soif et je veux boire.
Reviens demain avec une coupe commode ;
quand je l'aurai vidée, j'admirerai sa forme.
Qu'elle soit de métal précieux, j'y consens ;
qu'une troupe de Faunes et de Nymphes dansant
en décore le galbe, et ce sera merveille.
Bien que Sosandre n'ait pas été orfèvre,
cet apologue lui fut de bon conseil.

THÉRIS

J'en ai connu beaucoup dont la bouche mâchait
la mandragore du dégoût.

Ils disaient : — Tous les hommes sont infâmes et fourbes
et tissent avec des crimes la trame de leurs jours. —

Or ils étaient pareils à ces prostituées
qui outragent les femmes avec leur propre nom,
ou bien à ces ivrognes qui, sortant d'un banquet,
accusent les convives de l'ivresse qu'ils ont.

Mais moi, ornant ma lèvre des roses du sourire,
je n'ai blâmé personne de n'être pas un Dieu
et j'ai pris en chacun ce qu'il m'offrait de mieux.

Si je fus vertueux, c'est à toi de le dire.

MÉLITE

Ne cherche pas dans le passé des témoignages
sur celle qui repose ici.

L'un te dirait : — Elle fut sage.

L'autre : — Elle fut menée par la folie.

Écoute celui-ci : — Mélite était sincère.

Écoute celui-là : — Elle mentait sans cesse.

Un autre vient : — Elle était bonne et douce.

Et cet autre : — Elle était cruelle.

N'interroge personne et continue ta route.

Qu'il te suffise d'avoir lu

le nom de Mélite sur le marbre.

Tu sais que j'étais une femme ;

on ne t'apprendrait rien de plus.

SUR UNE TOMBE SANS NOM

Passant, incline-toi et pose sur ces pierres
la branche d'aubépine que tu pris à la haie.
Tu ne sais qui je fus, et mes cendres légères
se sont depuis longtemps répandues dans la terre.

Ne me plains pas ; j'ai seulement le nom d'un mort ;
je vis mieux qu'autrefois, mêlé à mille vies,
car mon âme est éparse dans l'air que tu respires,
et le sol que tu foules se souvient de mon corps.

Toi-même, n'es-tu pas fait d'un peu de moi-même,
et n'habité-je aussi dans celle que tu aimes ?
Sois-moi reconnaissant, souris à mon tombeau ;
je ne te suis pas plus étranger que ton père ;
la fosse où j'ai dormi a été ton berceau.

XUTHOS

Pour la laideur qui te précède et qui t'escorte,
ô Mort, je t'exécrais bien que sans peur.
Ton œuvre souterraine, maladies et douleurs,
déforme le visage et ravage le corps
jusqu'à l'heure où tu t'établis
sur le silence des ruines.
Je t'exécrais, ô Mort, dont la laideur affirme
la beauté merveilleuse et tout aimable de la vie.

Amis, tournez la tête ; jetez avec pudeur
sur ma dépouille un gai manteau de fleurs.
Ne troublez pas vos yeux par un hideux spectacle,
ne souillez pas vos joues avec des larmes.
De deuil grimace ; restez calmes.
Plus de cris discordants, des soupirs.
Vous m'avez entendu. Merci.

TLÉPOLÈME

Tous les grains sont pareils qu'un semeur distribue
à l'appétit vorace des sillons ;
tous dans leurs flancs gonflés portent la volonté
d'enrichir les moissons futures,
mais beaucoup sont déçus quand arrive l'été.
Des germes ont été féconds
et d'autres sont restés stériles.
Ici de maigres herbes et là de hautes tiges ;
ici en plein soleil des épis d'or mûrissent,
plus loin d'autres pâlisent au revers du fossé ;
il en fut d'étouffés dans l'ardente mêlée,
il en est de vainqueurs dont la tête domine.
Parmi l'humanité j'étais un de ces grains ;
qu'importe quel je fus s'il y a eu du pain.

MINDON

Ô vieil Homère, aïeul des poètes,
du profond de ce terte je t'adresse un salut !
Les chanteurs d'aujourd'hui se raillent des ancêtres ;
ils fuient ton ombre large comme celle d'un chêne
et vont se brûler au soleil.

— Laissons derrière nous le passé révolu
disent-ils, et créons une beauté nouvelle. —
Et leur sottise les rend pareils à l'architecte
qui rêverait un temple sans assises.
Le culte change, mais la beauté est éternelle.

Salut, ô vieil Homère, le maître à tous ;
sans toi, j'aurais balbutié toujours ;
reçois donc en ma voix le paiement d'une dette.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Consulnico
- Bradype
- Zyephyrus
- Maltaper
- Newnewlaw
- Kaviraf
- Ernest-Mtl

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)